

L

Che

LES MVSES

DE LA NOVVELLE-
FRANCE.

A MONSEIGNEVR
LE CHANCELLIER.

*Avia Pieridum peragro loca nullius anie
Trita solo.....*



A PARIS

Chez JEAN MILLOT, devant S. Barthelemy, aux trois
Coronnes : Et en sa boutique sur les degrez de la
grand' salle du Palais.

M. DC. XII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



M



ayans
jourd
rance
vous,
sur le



A

MONSEIGNEVR

MESSIRE NICOLAS

BRVLART SEIGNEVR

de Sillery, Chancellier de

France et de Navarre.



ONSEIGNEVR,

Les Muses de la NOUVELLE-FRANCE
ayans passé d'un autre monde à cetui-ci, au-
jourd'hui se presentent à voz piés en espe-
rance de recevoir quelque bon accueil de
vous, qui estant le Pere de celles qui resident
sur le Parnasse de nôtre France Gaulloise et

Orientale, desirent aussi que de cette même affection vne flamme sorte, qui les environne et reçoive en sa tutele. Que si elles sont mal peignées, et rustiquement vetuës, considerez, Monseigneur, le país d'où elles viennent, incult, herissé de forêts, et habité de peuples vagabons, vivans de chasse, aymans la guerre, méprisans les delicatesses, non civilisés, et en vn mot qu'on appelle Sauvages : et attribués à la communication qu'elles ont eüe avec eux, et aux flots de la mer, leur défaut : je veux dire, si elles ne sont en si bonne conche et en bon point comme celles qui ont accoutumé de se presenter à vous. Ellesont encore pour le present semblables à ces poissons qui sont appellés Abramides en la Pêcherie d'Oppian, lesquels sans demeure certaine changent perpetuellement de place, se trouvant bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poissons vrayment figure du peuple Hebrieu, et de la vie de cemonde, soit qu'on

les p
dère
cond
creés
croy
nom
vôtre
vn jo
et ru
moye
nante
ainsi
bliqu
hymn
sur to
du vr
vos a
vôtre
reme
avoir

les prenne par leur nom, soit que l'on considère leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a créés, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel non sans cause ilz portent le nom. Mais s'il arrive, Monseigneur, que par vôtre faveur, assistance et support, elles soient vn jour arretées és montagnes du Port Royal et ruisseaux qui en decoulent, et ayent le moyen de se rendre plus civiles et mieux venantes à la cadence des fredons d'Apollon : ainsi qu'aux premiers temps és solennitez publiques et saintes on dansoit et chantoit les hymnes et cantiques, tant de vive voix que sur tous instruments de Musique à l'honneur du vray Dieu (1) : De memes elles feront souz vos auspices maintes fêtes solennelles, où vôtre nom sera exalté, et en leurs chansons rememorez les bien-faits de celui qui apres avoir bien merité de son Roy, de sa patrie et

(1) Iuges 21, vers. 19, 21, et 2. Sam., ch. 6.

de toute la Chrétienté, aura encore pris vn
soin non indigne d'un Chancelier de France,
qui sera d'aider à l'establissement des Muses
en la France Nòuvelle, trans marine, et Oc-
cidentale, pour la conversion des peuples in-
fideles.

Vòtre tres-humble et tres-obeissant
serviteur,

MARC LESCABOT,
Vervinois.



LES MVSES

DE LA NOVVELLE-FRANCE.

AV ROY.

ODE PINDARIQVE

présentée à sa Majesté en Novembre
mil six cens sept.

STROPH. I.



EPTVNE, donne-moy des vers
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Vnivers
Ait produit de longue memoire.

Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes noz vaisseaux ,
Fay qu'avec eux ore je vole
Cornant son renom jusqu'au pole ,
Et que porté d'un trait léger
Sur l'aile de ta large échine ,

Je l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez-moy
Si pour cette heure je m'adresse
Ailleurs qu'à vous, et si la loy
De vous invoquer je transgresse.
Je ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que je rende
Ores mes vœux, et qu'à ce Dieu
De mon chant le ton je demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcé d'ire et de rage,
Il ayme bien toute fois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonance
D'un chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince et mon Roy
Par qui respire nôtre France ,
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clemence.
Lui qui parmi tant de hazars
Qui l'ont suivi de toutes parts
A veincu l'effort de Fortune ,
Laquelle en lui n'a part aucune.
Car sa vertu tant seulement
Du haut des cieux favorisée
A jusques dans le Firmament
Sa Majesté autorisée.

ANTISTROPH.

Le jour qu'en France commença
A luire sa belle lumiere,
Le conseil des Dieux s'amassa
Pour sçavoir de quelle maniere
Ils pourroient honorer celui
Qui devoit estre vn jour l'appui
De mainte gent abandonnée
A qui du ciel n'est point donnée
La conoissance de son bien
Et de maint peuple et mainte ville
Policée souz le lien
De la societé civile.

E P O D.

Mars lui donna sa valeur,
Hercule donna sa force,

Et Jupiter sa terreur,
Qui la force même force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier b... trempée
Vne foudroyante épée
Qu'en present il lui donna
Pour en frapper les rebelles,
Et la rogue nation
Qui nous a fait des querelles
Souz feinte religion.

STROPH. 3.

Il n'estoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre et beau
S'endurcissoit à la souffrance
Des âpres et dures rigueurs
Des froidures et des chaleurs,
Afin qu'un jour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin estoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel,
Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a jamais veu sommeiller,
Ou les mains avoir endormies,
Quand il a fallu chamailler
Dessus les troupes ennemies?

Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que même la France,
France nourrice des guerriers,
Par ses longs travaux fatiguée,
Est le sujet de ses lauriers
Pour s'estre contre lui liguée.

E P O D.

Et apres s'estre soumis
La populace mutine,
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine :
Afin qu'une ferme paix
Au moyen de la Justice
En sa maison s'établisse
Qui soit durable à jamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'onques elle chancelle
Ni d'un, ni d'autre côté.

STROPH. 4.

Grand Roy, nous te devons ceci,
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encore vn souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la posterité
Entende que ta pieté

N'estoit dedans ta France enclose.
 Il faut, grand Roy, faire vne chose,
 Il faut ores du Tout-puissant
 Porter le nom souz ta banniere
 Où son Soleil resplendissant
 Chacun jour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Aye doncques compassion
 De tant de peuples qui perissent
 Sans loix et sans Religion,
 Et de leur misere gemissent.
 Si tu veux, grand Roy, tu les peux
 Joindre avec nous en mêmes vœux,
 Et faire de tous vne Eglise,
 Si ta bonté les favorise.
 Mais si ton pouvoir souverain
 Ne soutient vn si grand affaire,
 Mais si tu retires ta main,
 Qui est ce qui le pourra faire?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
 Qu'une antique destinée
 A prononcé qu'un grand Roy
 Serait apres mainte année
 Du vieil tige des François,
 Qui regiroit en justice
 Par vne sainte police
 Conjointe aux divines loix

renco
 terre
 jusque
 rebou
 d'aut
 tache
 navir
 je lu
 de to
 mez

Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.

APRES que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France, le sieur du Pont de Honsieur, qui en estoit parti dès le sezième de Juillet, desesperant qu'aucun navire deust arriver de France, pour ce que la saison dés-ja se passoit, ayant rencontré par vn grand heur quelques-vns de nos gens (qui à la veuë de la terre du port de Campseau s'estoient mis dans vne chaloupe, et venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, et nous vint trouver avec beaucoup de jouissance d'une part et d'autre. Enfin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque et vne patache, et se mit avec quelque cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or, avant son depart, pour lui dire Adieu, je lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple confus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimés à la Rochelle.

ADIEV AVX FRANÇOIS

Retournans de la Nouvelle-France
En la France Gaulloise.

Du 25 d'Aoust 1606.



ALLEZ doncques, vogués, ô troupe genereuse,
Qui avez surmonté d'une ame courageuse
Et des vents et des flots les horribles fureurs,
Et de maintes saisons les cruelles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoisie gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.
Allez doncques, vogués, puissiez-vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir son ithaque fumer :
Et puissions-nous encor au retour de l'année
La même troupe voir par-deça retournée.

Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'un de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies :
Nous, qu'un contraire flot, ou vn secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais vn point entre nous met de la difference,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Vn royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux ;

Et n
Dem
Priv
Que

Que
L'ho
Et ac
S'il e
Car d
Et qu
On n
Que
Y des
La m
Y des
C'est
Y vou
Vn me
Voules
Par b
Cherch
La me
Ayme
Les c
Cherch
Ce Po
Ayme
Ici peu
Car lo
Trente
Et sem

Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage
Demeurons étonnez sur ce marin rivage,
Privez du doux plaisir et du contentement
Que là vous recevrez dès vôte avenement.

Que di-je, je me trompe, en ce lieu solitaire,
L'homme juste a dequoy à soy-même complaire,
Et admirer de Dieu la haute Majesté,
S'il en veut contempler l'agreable beauté.
Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait.
Y desirez-vous voir vne large campagne?
La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
Y desirez-vous voir des côtaux à-l'entour?
C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le séjour.
Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse?
Un monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
Voulez-vous des oiseaux avoir la venaison?
Par bandes ils y sont chacun en sa saison.
Cherchez-vous changement en vôte nourriture?
La mer abondamment vous fournit de pâture.
Aimez-vous des ruisseaux le doux gazouillement?
Les côtaux eniassés en versent largement.
Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes îles?
Ce Port en contient deux capables de deux villes.
Aimez-vous d'un Echo la babillarde voix?
Ici peut un Echo répondre trente fois.
Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne,
Trente fois à-l'entour le même coup resonance,
Et semble au tremblement que Megere à l'envers

Soit prête d'écrouler tout ce grand Vnivers.
 Aymez-vous voir le cours des rivières profondes ?
 Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,
 Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
 Elle se porte aussi d'un plus orgueilleux flot,
 Et préques assourdit de son bruiant orage
 Non le Stadisien (1), mais ce peuple Sauvage.
 Bref, contre l'ennemi voulez-vous estre fort ?
 Ce lieu rien que du Ciel ne redoute l'effort.
 Car de deux boulevèrs Nature a son entrée
 Si dextrement muni, que toute la contrée
 Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
 Et en toute saison vivre joyeusement.

Le blé te manque encor, et le fruit de la vigne
 Pour faire ton renom par l'univers insigne.
 Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur,
 En bref tu sentiras la celeste faveur
 En ton sein decouler ainsi qu'une rousée
 Qui tombe doucement sur la terre embrasée
 Au milieu de l'été (2). Que si on n'a encor
 De tes veines tiré la riche mine d'or,
 L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épaisses
 Gardent comme en depos sont de belles richesses
 Pour le commencement, et peut estre qu'un jour
 Sera la mine d'or découverte à son tour.
 Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
 Et du blé et du vin, pour apres entreprendre

(1) Pline, liv. 6, ch. 29, dit que le Nil aux Catadupes fait un si grand saut, que du bruit ceux de Stadisis en perdent l'ouyr.

(2) Au pays des Armouchiquois il y a blés et vignes.

Vn
 Peu
 Et
 Qui
 Et
 Qui
 O tr
 Ores
 Sur
 Vue
 Qui
 Trop

Dv
 Pour
 En c
 Qui
 Ayant
 A ce
 Ont a
 De le
 Si-to
 Di-lu
 Ont j
 Et co
 Repo
 Et po
 Au g
 Et au

(1)

Vn vol plus élevé (car le bord de tes eaux
Peut fournir de pature à mille grans troupeaux)
Et des villes bâtir, des maisons et bourgades
Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
Et pour changer les mœurs de cette nation
Qui vit sans Dieu, sans loy, et sans religion.

O trois fois Tout-puissant, ô grand Dieu que j'adore,
Ores que ton Soleil envoie son Aurore
Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
Vueilles d'un œil piteux ce peuple regarder,
Qui languit attendant ta parfaite lumière
Trop prolongeant, hélas ! sa divine carrière.

DV PONT (1) dont la vertu vole jusques aux cieux
Pour avoir sceu domter d'un cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines,
Ayant esté ici laissé pour conducteur
A ceux-là qui poussez d'une pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle-France
De leur propre maison la dure et longue absence ;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di-lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont jadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques bors,
Et pour la même cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'une marâtre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimenterre :

(1) C'est le sieur du Pont de Honfleur.

18 LES MYSES DE LA NOUVELLE-FRANCE.

Qu'ici à peu de frais, sans qu'un robuste bras
Rougissoit au sang humain le meurtrier coutelas
Il se peut acquérir une gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus proufitable.

Allez doncques, vogués, ô généreux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre (1)
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à un fort ennemi,
Ou pour y recevoir sûrement notre ami,
Et là même éprouver si la Nouvelle-France
A nos travaux rendra selon notre espérance.

Neptune, si jamais tu as favorisé
Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont vusé ;
Vray Neptune, fay-nous chacun où il desire
A bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deçà connu en maintes régions,
Et bien-tôt fréquenté de toutes nations.

(1) Malebarre est une côte pleine de basses et fort dangereuse.



Repr
ve
du

Neptu
aya
ma
les
ledi
à te



le sui
Entre
Iupite
Et mo
Et le

(1)



LE THEATRE
DE NEPTVNE EN LA
NOVVELLE-FRANCE.

Représenté sur les flots du Port-Royal le quatorzième de Novembre mille six cens six, au retour du Sieur de Poutrincourt du país des Armouchiquois.

Neptune commence revetu d'un voile de couleur bleuë, et de brodequins, ayant la chevelure et la barbe longues et chenuës, tenant son Trident en main, assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit chariot trainé sur les ondes par six Tritons jusques à l'abord de la chaloupe où s'estoit mis ledit sieur de Poutrincourt et ses gens sortant de la barque pour venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Neptune commence ainsi.

NEPTVNE.



ARRÊTE, *Sagamos* (1), arrête-toy ici,
Et regardes vn Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Je suis de Iupiter et de Pluton le frere.
Entre nous trois jadis fut parti l'Vnivers,
Iupiter eut le ciel, Pluton eut les Enfers,
Et moy plus hazardeux eu la mer en partage,
Et le gouvernement de ce moite heritage.

(1) C'est vn mot de Sauvage, qui signifie Capitaine.

NEPTUNE c'est mon nom, Neptune l'un des Dieux
Qui a plus de pouvoir souz la voute des cieux.

Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
Il lui faut implorer le secours de Neptune.
Car celui qui chez soy demeure cazanier
Merite seulement le nom de cuisinier.

Je fay que le Flameng en peu de temps chemine
Aussi-tot que le vent jusques dedans la Chine.
Je fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
D'un autre pole voir les inconuz flambeaux,
Et les bornes franchir de la Zone torride,
Ou bouillonnent les flots de l'element liquide.
Sans moy le Roy François d'un superbe elephant
N'eust du Persan receu le present triumpant :
Et encores sans moy onc les François gendarmes
Es terres du Levant n'eussent planté leurs armes.
Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,
Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
Que le monde insensé folatrement adore.
Bref sans moy le marchand, pilote, marinier
Seroit en sa maison comme dans vn panier
Sans à-peine pouvoir sortir de sa province.
Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
Que j'auroy separé de mes profondes eaux.
Et toy même sans moy apres tant d'actes beaux
Que tu as exploités en la Françoisse guerre,
N'eusses eu le plaisir d'aborder cette terre.
C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté
Quand de me visiter tu as eu volonté.
Et nagueres encor c'est moy qui de la Parque

Ay
Ains
Ains
Puis
De
Pou
Et y

Par
Que
Et o
Qu'e
Aha
Qui

Va d
Où l
Prep
En c
Le re
Souz

Neptu
cou
cou
que

Tu p
Puis

Ay cent fois garenti toy, les tiens, et ta barque.
Ainsi je veux toujours seconder tes desseins,
Ainsi je ne veux point que tes effortz soient vains,
Puis que si constamment tu as eu le courage
De venir de si loin rechercher ce rivage,
Pour établir ici vn Royaume François,
Et y faire garder mes statuts et mes loix.

Par mon sacré Trident, par mon sceptre je jure
Que de favoriser ton projet j'auray cure,
Et oncques je n'auray en moy-même repos
Qu'en tout cet environ je ne voye mes flots
Ahanner souz le faix de dix mille navires
Qui facent d'un clin d'œil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, et poursui ton chemin
Où le sort te conduit : car je voy le destin
Preparer à la France vn florissant Empire
En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
Le renom immortel de De Monts et de toy
Souz le regne puissant de HENRY vôtre Roy.

Neptune ayant achevé, vne trompette commence à éclater hautement et encourager les Tritons à faire de même. Cependant le sieur de Poutrincourt tenoit son épée en main, laquelle il ne remit point au fourreau jusques à ce que les Tritons eurent prononcé comme s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grand *Sagamos*) tu peux te dire heureux
Puisqu'un Dieu te promet favorable assistance

En l'affaire important que d'un cœur vigoureux
Hardi tu entreprends, forçant la violence
D'Æole, qui toujours inconstant et léger,
Tantot *adesquidés* (1), tantot poussé d'envie,
Veut te précipiter, et les tiens au danger.

Neptune est un grand Dieu, qui cette jalousie
Fera comme fumée en l'air évanouir :
Et nous ses postillons, malgré l'effort d'Æole,
Férons en toutes parts de ton courage ouïr
Le renom, qui des-ja en toutes terres vole.

DEUXIEME TRITON.

Si Jupiter est Roy és cieux
Pour gouverner ça bas les hommes,
Neptune aussi l'est en ces lieux
Pour même effect ; et nous qui sommes
Ses suppos, avons grand desir
De voir le temps et la journée
Qu'ayes de tes travaux plaisir
Après ta course terminée,
Afin qu'en ces côtes ici
Bien-tot retentisse la gloire
Du puissant Neptune : et qu'ainsi
Tu eternises ta memoire.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occasion
De louer la devotion

(1) Mot de Sauvage, qui signifie Ami.

De tes enfans dont le courage
Se montre plus grand en cet âge
Qu'il ne fit onc és siecles vieux,
Estans ardemment curieux
De faire éclater tes louanges
Iusques aux peuples plus étranges,
Et graver ton los immortel
Même souz ce monde mortel.

Ayde doncques et favorise
Vne si louable entreprise,
Neptune s'offre à ton secours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute l'humaine force,
Si quelqu'un contre toy s'efforce.
« Il ne faut jamais rejeter
« Le bien qu'un Dieu nous veut preter. »

QVATRIEME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde
Montre qu'il a l'ame couarde,
Mais celui qui d'un brave cœur
Meprise des flots la fureur
Pour vn sujet rempli de gloire
Fait à chacun aisement croire
Que de courage et de vertu
Il est tout ceint et revetu,
Et qu'il ne veut que le silence
Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos)
Retentira dessus les flots

D'or-en-vant, quand dessus l'onde
 Tu decouvres ce nouveau monde,
 Et y plantes le nom François,
 Et la Majesté de tes Rois.

CINQVIEME TRITON.

Vn Gascon prononça ces vers à peu près en sa langue.

Sabets aquo que volio diro,
 Aqueste Nep:une bieillart
 L'autre jou faisio del bragart,
 Et comme vn bergalant se miro.

N'agaires que faisio l'amou,
 Et baisavo vne jeune hillo
 Qu'ero plan polide et gentillo,
 Et la cerquavo quadejou.

Bezets, ne vous fizets pas trop
 En aquels gens de barbos grisos,
 Car en aqueles entreprisos
 Els ban lou trot et lou galop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRY le grand Roy des François
 Qui maintenant fait vivre souz ses loix
 Les nations de sa Nouvelle-France,
 Et souz lequel nous avons esperance
 De voir bien-tot Neptune reveré
 Autant ici qu'oncq' il fut honoré
 Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
 Et en tous lieux où le brave courage

De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans feintise
A l'ornement de leur belle entreprise,
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prospérer sur ses eaux il fera.

ngue.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour faire place à vn canot, dans lequel estoient quatre Sauvages, qui s'approcherent apportans chacun vn present audit sieur de Poutrincourt.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan ou Orignac, disant ainsi.

De la part des peuples Sauvages
Qui environnent ces païs
Nous venons rendre les homages
Deuz aux sacrées Fleur-de-lis
Es mains de toy, qui de ton Prince
Représentes la Majesté,
Attendans que cette province
Faces florir en pieté,
En mœurs civils, et toute chose
Qui sert à l'établissement
De ce qui est beau, et repose
En vn royal gouvernement.
Sagamos, si en nos services
Tu as quelque devotion,
A toy en faisons sacrifices
Et à ta generation.

Noz moyens sont vn peu de chasse,
 Que d'vn cœur entier nous t'offrons,
 Et vivre toujours en ta grace
 C'est tout ce que nous desirons.

DEUXIEME SAVVAGE.

*Le deuxième Sauvage tenant son arc et sa fleche en main ,
 donne pour son present des peaux de Castors, disant :*

Voici la main, l'arc, et la fleche
 Qui ont fait la mortele breche
 En l'animal de qui la peau
 Pourra servir d'vn bon manteau
 (Grand Sagamos) à ta hauteesse.

Reçoy donc de ma petitesse
 Cette offrande qu'à ta grandeur
 L'offre du meilleur de mon cœur.

TRÒISIEME SAVVAGE.

*Le troisième Sauvage offre des Matachiaz , c'est à dire ,
 echarpes , et brasselets faits de la main de sa maitresse ,
 disant :*

Ce n'est seulement en France
 Que commande Cupidon,
 Mais en la Nouvelle-France,
 Comme entre vous, son brandon
 Il allume; et de ses flammes
 Il rotit noz pauvres ames,
 Et fait planter le bourdon.

Ma maitresse ayant nouvelle
 Que tu devois arriver,

M'a dit que pour l'amour d'elle
l'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande je te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à sceu ouvrir.

Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que je t'adresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en detresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'une prompte vitesse
Je ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hauteesse.

QVATRIEME SAVVAGE.

*Le quatrième Sauvage n'ayant heureusement chassé par les
bois, se presente avec vn harpon en main, et apres ses excuses
faites, dit qu'il s'en va à la pêche.*

SAGAMOS, pardonne moy
Si je viens en telle sorte,
Si me presentant à toy
Quelque present je n'apporte.
Fortune n'est pas toujours
Aux bons chasseurs favorable,
C'est pourquoy ayant recours
A vn maitre plus traitable,
Après avoir maintefois
Invoqué cette Fortune
Brossant par l'épès des bois,
Je m'en vay suivre Neptune.

Que Diane en ses forêts
 Ceux qu'elle voudra caresse,
 le n'ay que trop de regrets
 D'avoir perdu ma jeunesse
 A la suivre par les vaux,
 Avecque mille travaux,
 Souz des esperances vaines.

Maintenant je m'en vay voir
 Par cette côte marine
 Si je pourray point avoir
 Dequoy fournir ta cuisine :
 Et cependant si tu as
 Quelque part en ta chaloupe
 Vn peu de *caraconas* (1),
 Fournis-en moy et ma troupe.

Après que Neptune eut esté remercié par le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien de la France, les Sauvages le furent semblablement de leur bonne volonté et devotion; et invitez de venir au Fort Royal prendre du *caracona*. A l'instant la troupe de Neptune chante en musique à quatre parties ce qui s'ensuit.

Vray Neptune donne nous
 Contre tes flots assurance,
 Et fay que nous puissions tous
 Vn jour nous revoir en France.

La Musique achevée, la trompette sonne derechef, et chacun prent sa route diversement : les Canons bourdonnent de toutes parts, et semble à ce tonnerre que Proserpine soit en travail

(1) C'est du pain.

d'enfant : ceci causé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les uns aux autres, lesquels durent plus d'un quart d'heure.

Le sieur de Poutrincourt arrivé près du Fort Royal, vn compagnon de gail-
larde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'ensuit.

Après avoir long temps (*Sagamos*) désiré
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, et nous montrant ta face,
Il nous a fait paroître vne incroyable grace.

Sus doncques rotisseurs, depensiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessous pots et plats et cuisine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun sa quarte pleine,
Ie les voy alterez *sicut terra sine aqua*.

Garson depeche-toy, baille à chacun son K.
Cuisiniers, ces canars sont-ils point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compagnons
Autant deliberez des dents que des roignons.
Entrez dedans, Messieurs, pour vôte bien-venue,
Qu'avant boire chacun hautement éternuë,
A fin de decharger toutes froides humeurs
Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

*Ie prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limées que les hommes delicats pourroient desirer. Elles ont esté faites à la hate. Mais neantmoins je les ay voulu inserer ici, tant pour-
ce qu'elles servent à nôtre Histoire, que pour montrer que nous
vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir à la
fin du chap. 16. liv. 4. de mon Histoire de la Nouvelle France.*

A-DIEV
A LA NOVVELLE
FRANCE.

Du 30. Iuillet 1607.

• **E**AVT-IL abandonner les beautez de ce lieu,
Et dire au PORT-ROYAL vn eternal Adieu?
Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
En l'établissement d'une Nouvelle-France?
Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
Et des flots irritez combattu les assaux,
Si nôtre espoir est vain, et si cette province
Ne flechit souz les loix de HENRY nôtre Prince?
Que vous servira-il d'avoir jusques ici
Fait des frais inutiles, si vous n'avez souci
De recueillir le fruit d'une longue depense,
Et l'honneur immortel de vôtre patience?
Ha que j'ay de regrets que vous ne sçavez pas
De cette terre ici les attrayans appas!
Et bien que le Flamen vous ait fait vne injure,
L'injure bien souvent se rend avec vsure.
Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Saint-Malo aller l'ancre mouiller.

PERE DE L'VNIVERS, qui commandes aux ondes,
Et qui peux assecher les mers les plus profondes,

Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as séparé tous ces peuples nouveaux
Des peuples baptisés, et sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le rivage.

Adieu donc beaux cotaux et montagnes aussi,
Qui d'un double rempar ceignez ce Port ici.
Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.
Adieu mon doux plaisir fontaines et ruisseaux,
Qui les vaux et les monts arrousez de vos eaux.
Pourray-je t'oublier belle ile forêtiere (1)
Riche honneur de ce lieu et de cette riviere ?
Le prise de ta sœur les aimables beautés,
Mais je prise encor plus tes singularités.
Car comme il est séant que celui qui commande
Porte vne Majesté plus auguste et plus grande
Que son inferieur : ainsi pour commander
Tu as le front haussé qui te fait regarder
A l'environ de toy vne ondoyante plaine,
Et la terre alentour sujette à ton domaine.
Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens,
Soit pour d'une cité jeter les fondemens.
Ce sont en autres parts vne menué arene,
Où mille fois le jour mon esprit se pourmene.

(1) Dans le Port-Royal il y a deux belles îles. Cette ci est celle qui est devant nôtre Fort.

Mais parmi tes beautés j'admire un ruisselet
Qui foule doucement l'herbage nouvelet
D'un vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
Precipitant son cours dedans l'onde marine.
Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
Sa grace me forçant lui prêter le côté.
Ayant donc tout cela, Ile haute et profonde,
Ile digne séjour du plus grand Roy du monde,
Ayant di-je cela, qu'est-ce qui te defaut
A former pardeça la cité qu'il nous faut,
Sinon d'avoir près soy vn chacun sa mignone
En la sorte que Dieu et l'Eglise l'ordonne ?
Car ton terroir est bon et fertile et plaisant,
Et oncques son culteur n'en sera déplaisant.
Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
Y jettée, en avons certaine experience.
Que puis-je dire encor digne de ton beau los ?
Ajouteray-je ici que dedans ton enclos
Se trouvent largement produits par la Nature
Framboises, fraises, pois, sans aucune culture ?
Ou bien diray-je encor tes verdoyans lauriers,
Tes Simples inconnus, tes rouges grozeliers ?
Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
Ici je toucheray les nombreux exercices
Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
Suivans le train du flot te donner le bon-jour.

Si-tot que du Printemps la saison renouvelle,
L'Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
Que Phœbus élevé dessus ton horizon
A chassé loin de toy l'hivernale saison.
Le Haren vient apres avecque telle presse

Qu
Me
Qu
Qu
Ne
Qu
Le
Et
La
Po
Y v
Co
L'A
Equ
A c
Mai
De
Le
Le
Tu
Se v
Tu
Que
Tain
Qui
Mon
Don
Le d
Préc

(u
main

Que seul il peut remplir vn peuple de richesse.
 Mes yeux en sont témoins, et les vôtres aussi
 Qui de nôtre pature avés eu le souci,
 Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
 Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
 Qu'envoyoit en voz rets l'ecluse d'un moulin.
 Le Bar suit par-apres du Haren le chemin.
 Et en vn même temps la petite Sardine,
 La Crappe, et le Houmar, suit la côte marine
 Pour vn semblable effect ; le Dauphin, l'Eurgeon
 Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
 Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
 L'Alose, le Fletan, et la Loche, et l'Equille :
 Equille qui, petite, as imposé le nom
 A ce fleuve (1) de qui je chante le renom.
 Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
 De peuples qui te font par chacun jour homage,
 Le Colin, le Ioubar, l'Encornet, le Crapau,
 Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
 Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
 Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse,
 Tu as le Chien, la Plie, et mille autres poissons
 Que je ne conoy point, de tes eaux nourrissons.
 Tairay-je la Moruë heureusement feconde,
 Qui par tout cette mer en toutes parts abonde ?
 Moruë si tu n'es de ces mets delicats
 Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
 Je diray toutefois que de toy se sustente
 Préque tout l'Vnivers. O que sera contente

(1) C'est la riviere de l'Equille, qui se décharge au Port-Royal, maintenant dite la riviere du Dauphin.

Celle personne vn jour, qui à sa porte aura
 Ce qu'un monde éloigné d'elle recherchera !
 Belle ile tu as donc à foison cette manne,
 Laquelle j'ayme mieux que de la Taprobane
 Les beautez que l'on feint dignes des bien-heureux
 Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
 Et pour montrer encor ta puissance supreme,
 La Baleine t'honore et te vient elle-même
 Saluer chacun jour, puis l'ebe la conduit
 Dans le vague Ocean où elle a son deduit.
 De ceci je rendray fidele temoignage,
 L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,
 Et à l'aise nouer parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
 S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne
 Du celeste manoir, où git le Capricorne,
 Et vont chercher l'abri du profond de Thetys (1),
 Ou d'un terroir plus doux vont suivans le pâtis.
 Seulement près de toy en cette saison dure
 La Palourde, la Coque, et la Moule demeure
 Pour sustenter celui qui n'aura de saison
 (Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
 Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
 Jusqu'à ce que la faim le contraigne et pourchasse,
 Et le temps n'est toujours favorable au chasseur.
 Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur,

(1) Pline, liv. 9, chap. 16, dit que tous poissons sentent l'hiver.

Il y a encore des Tortuës au Port-Royal et des Truites és ruisseaux. On n'a encore reconnu les poissons des lacs.

Mais
 Quar
 L'inc
 Sur l
 Vout
 Et ph
 Y lai
 Pour
 Ou q
 Soit e
 Du L
 De l'
 Du P
 (Mais
 De la
 Ou du
 Ou de
 De ha
 Sur v
 Pour
 Et vit
 Ne cra
 Nibach
 Il n'ai
 Mais a
 Adieu
 Et vou
 Qui se
 Car c'

(1) S

Mais vne forte glace, ou des neges profondes,
Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
L'industriel Castor (qui sa maison batit
Sur la rive d'un lac, où il dresse son lit
Vouté d'une façon aux hommes incroyable,
Et plus que nos palais mille fois admirable,
Y laissant vers le lac un conduit seulement
Pour s'aller égayé sous l'humide élément)
Ou quand il veut quêter parmi les bois le gîte
Soit du Royal Ellan, soit du Cerf au pied-vite,
Du Lapin, du Renard, du Caribou, de l'Ours,
De l'Ecurieu, du Loutre à la peau-de-velours
Du Porc-épic, du Chat qu'on appelle sauvage,
(Mais qui du Léopard a plutôt le corsage)
De la Martre au doux poil dont se vêtent les Rois,
Ou du Rat porte-musc, tous hôtes de ces bois,
Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
De hautement grimper a la subtile adresse,
Sur un arbre élevé sa loge bâtissant
Pour décevoir celui qui le va pourchassant,
Et vit par cette ruse en meilleure assurance
Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
Il n'ait (1) à cette chasse aussi son passe-temps,
Mais alors du poisson la pêche est plus certaine.

Adieu donc je te dis, île de beauté pleine,
Et vous oiseaux aussi des eaux et des forêts
Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
Car c'est à grand regret, et je ne le puis taire,

(1) Sçavoir le Sauvage

Que je quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
 Car c'est à grand regret qu'ores ici je voy
 Ebranlé le sujet d'y enter nôtre Foy,
 Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
 Qui à ce peuple avoit touché la conscience.

Aigles qui des hauts pins habitez les sommets,
 Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
 Allez dedans les cieux annoncer cette chose,
 Et combien de douleur j'en ay en l'ame enclose,
 Puis revenez soudain au Monarque François
 Lui dire le decret du puissant Roy des Roys.
 Car à lui est du ciel donné cet heritage,
 Afin que souz son nom ci-apres en tout âge
 L'Eternel soit ici saintement adoré,
 Et de cent nations son grand nom reveré :
 Et pour mieux l'émouvoir à cette chose faire,
 Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire,
 Ayant à noz labeurs fait selon noz desirs,
 Et iceux terminé de dix-mille plaisirs.
 Car la terre ici n'est telle qu'un fol l'estime,
 Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrime
 Du plaisant jardinage et du labeur des champs.

Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants,
 Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
 Et maint autre inconnu, qui plaisamment gringote
 En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux
 Qui se vont repaissant sur les rives des eaux,
 Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
 L'Outarde, le Heron, la Gruë, l'Alouette,
 Et l'Oye, et le Canard. Canard de six façons,

Dont
 Qui
 De c
 Elle
 Le S
 Et b
 Et ou
 Qui r
 L'Aig
 La P
 Le R
 Le B
 La P

Que t
 Que
 Crean
 (Du r
 Porta
 Et vn
 Admin
 T'es-
 Lors
 Tu la
 le n'e
 Comm
 Si tu
 Mais
 le ne
 Et fai
 Car je
 Que j

Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore
De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore ?
Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon, le Vautour,
Le Sacre, l'Epervier, l'Emerillon, l'Autour,
Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
Et outre iceux encor vne bende infinie
Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis,
L'Aigrette, le Coucou, la Becasse, et Mauvis,
La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,
Le Ramier, la Verdier, avec la Tourterelle,
Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
La Perdris bigarrée, et aussi le Corbeau.

Que te diray-je plus ? Quelqu'un pourra-il croire
Que Dieu même ait voulu manifester sa gloire
Creant vn oiselet semblable au papillon
(Du moins n'excede point la grosseur d'un grillon)
Portant dessus son dos vn vert-doré plumage,
Et vn teint rouge blanc au surplus du corps-sage ?
Admirable oiselet, pourquoy donc, envieux,
T'es-tu cent fois rendu invisible à mes yeux,
Lors que legerement me passant à l'aureille
Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille ?
Je n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
Si tu eusses à moy daigné te venir rendre.
Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
Je ne lairray pourtant de celebrer ton nom,
Et faire qu'entre nous tu sois d'un grand renom.
Car je t'admire autant en cette petitesse
Que je fay l'Elephant en sa vaste hauteesse.

Niridau c'est ton nom que je ne veux changer
 Pour t'en imposer vn qui seroit etranger.
Niridau oiselet delicat de nature,
 Qui de l'abeille prent la tendre nourriture
 Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
 Et des rives des bois les plus rares douceurs.

A ces hôtes de l'air pourray-je sans offense
 D'un petit peuple ailé adjouter l'excellence ?
 Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
 La brillante clarté parmi les bois reluit
 Voletans ça et là d'une presse si grande,
 Que du ciel étoilé la lumineuse bende
 Semble n'avoir en soy plus d'admiration.
 Faisant doncques ici commemoration
 Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
 Que vous y teniez rang et place convenable.

Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
 Et allons revoir ceux qui nous cuident perdus,
 Je dis encor Adieu à vous beaux jardinages,
 Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
 Voire aussi soulagé nôtre necessité
 Plus que l'art de Pæon n'a fait nôtre santé.
 Vous nous avez rendu certes en abondance
 Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.
 Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais
 (Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais)
 Que la terre ici soit vn petit mignardée,
 Et par humain travail quelquefois amendée ?
 Qui croira que le segle, et le chanve, et le pois,
 Le chef d'un jeune gars ait surpassé deux fois ?
 Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde

En cette saison-ci si hautement se guinde,
Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil
Pour se rendre, hautain, aux arbrisseaux pareil ?
Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre
Le fruit qu'en peu de temps vous promettiez nous rendre ?
Que ce m'est grand émoi de ne voir la saison
Quand ici meuriront la Courge, le Melon,
Et le Cocombre aussi : et suis en même peine
De ne voir point meuri mon Froment, mon Aveine
Et mon Orge et mon Mil, puis que le Souverain
En ce petit travail m'a beni de sa main.
Et toutefois voici de ce mois le trentième,
Mois qui jadis estoit en ordre le cinquième.

Peuples de toutes parts qui estes loin d'ici
Ne vous émerveillez de cette chose ci,
Et ne nous tenez point comme en region froide ;
Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede,
La mer ici ne gele, et les froides saisons
Ne m'ont oncques forcé d'y garder les tisons.
Et si chez vous l'été plustot qu'ici commence,
Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.
Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant
Que ta moisson soit prête : et nous nous cependant
Faisons voile à Campseau où t'attend le navire
Qui de là nous doit tous en la France conduire.
Cependant beaux epics meurissez viteement,
Dieu le Dieu tout-puissant vous doit accroissement,
Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire
Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire
Entre lesquelz bien-faits nous conterons aussi
Le soin qu'il aura eu de prendre à sa merci

Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
Hôtes de ces forêts et des marins rivages,
Et cent peuples encor qui sont de tous côtez
Au Su, à l'Ouest, au Nort de pié-ferme arretez,
Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent,
Mais en ce déplorable est leur condition,
Que du siecle futur ils n'ont l'instruction.

Pourquoy, ô Tout-puissant, pourquoy donc cette race
As-tu jusques ici rejezté de ta face,
Et pourquoy laisses tu devorer à l'enfer
Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher,
Veu qu'ils sont comme nous ton œuvre et ta facture,
Et ont de toy receu nôtre fraile nature?
Ouvre donc les thresors de tes compassions,
Et verse dessus eux tes benedictions,
Afin qu'ils soient bien-tot ton sacré heritage,
Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
Temoins soient de ceci les propos veritables
Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables
Quant il leur enseignoit nôtre Religion,
Et souvent leur monroit l'ardente affection
Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie
Que Christ a racheté par le pris de sa vie.
Eux d'autre part emeus clairement temoignoient
Et de bouche et de cœur le desir qu'ils avoient
D'estre plus amplement instruits en la doctrine
En laquelle il convient qu'un fidele chemine.
Où estes-vous Prelats, que vous n'avez pitié

De ce peuple qui fait du monde la moitié?
Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zele
Les transporte si loin comme dessus son aile
Pour établir ici de Dieu la sainte loy
Avecque tant de peine, et de soin, et d'émoy?
Ce peuple n'est brutal, barbare ni Sauvage,
Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
Il est subtile, habile, et plein de jugement,
Et n'en ay connu vn manquer d'entendement,
Seulement il demande vn pere qui l'enseigne
A cultiver la terre, à façonner la vigne,
A vivre par police, à estre menager,
Et souz des fermes toicts ci-apres heberger.
Au reste à nôtre égard il est plein d'innocence
Si de son createur il avoit la science.
Que s'il ne le conoit, sa bouche ni son cœur
Ne ravit point à Dieu par blaspheme l'honneur.
Il ne sçait le metier de l'amoureux bruvage,
De l'aconite aussi il ne sçait point l'vsage,
Sa bouche ne vomit nos imprecations,
Son esprit ne s'adonne à nos inventions
Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
D'un souci devorant son ame ne bourrelle,
Mais il a du Gaullois cette hospitalité
Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.

Le vous di donc Adieu, pauvre peuple, et ne pu
Exprimer la douleur en laquelle je suis
De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
Fait que quelqu'un de vous son Dieu vrayment adore.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
Car en ces côtes ci est ordinaire l'Ouest,
Puis, souvent cette mer est de brumes couverte
Qui des hommes peu cauts cause l'extrême perte.

Adieu pour vn dernier Rochers haut elevés,
Qui orgueilleusement voz grottes soulevés,
D'où distillent sans fin des pluies abondantes
Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.

Adieu doncques aussi Grottes qui m'avez pleu
Quand souz vôte lambris au clair du jour j'ay veu
Figurées d'Iris les couleurs agreables.

Ores que nous voyons les flots epouvantables
Du profond Ocean, pourray-je bien passer
Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser
A la terre qui a receuë nôtre France
Quand elle vint ici faire sa demeure ?
Ile, je te saluë, ile de Sainte-Croix,
Ile premier sejour de noz pauvres François,
Qui souffrirent chez toy des choses vrayment dures,
Mais noz vices souvent nous causent ces injures.
Ie revere pourtant ta freche antiquité,
Les Cedres odorans qui sont à ton côté,
Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe,
Tes Iardins étouffez parmi la nouvelle herbe :
Mais j'honore sur tout à cause de noz morts
Le lieu qui saintement tient en depost leurs corps,
Lequel je n'ay peu voir sans vn effort de larmes,
Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.
Soyez doncques en paix, et puissiez-vous vn jour
Vous trouver glorieux au celeste sejour.

Mais cependant, DE MONTS, tu emportes la gloire
D'avoir sur mille morts obtenu la victoire,
Témoignage certain de ta grande vertu,
Soit quand tu as des flots la fureur combattu
En venant visiter cette étrange province
Pour suivre le vouloir de HENRY nôtre Prince,
Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux
Ceux-là qui t'ont suivi en ces funestes lieux.

Je vous laisse bien loin, pepinieres de Mines
Que les rochers massifs logent dedans leurs veines,
Mines d'airain, de fer, et d'acier, et d'argent,
Et de charbon pierreux, pour salüer la gent
Qui cultive à la main la terre Armouchiquoise.
Je te saluë donc nation porte-noise
(Car tu as envers nous forfait par trahison)
Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison
Avecque plus d'effect de ton outrecuidance,
Si qu'entre nous sera maudite ta semence.
Mais ta terre je veux saluer en tout bien,
Car vn ample apport elle nous fera bien
Quand elle sentira du François la culture.
Car en elle desja la provide Nature
A le raisin semé si plantureusement,
Et en telle beauté, que Bacchus mémement
Ne scauroit invoqué lui faire davantage.
Mais son peuple ignorant ne sçait du fruit l'vsage.
Terre, tu as encor de fèves et de blés
Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés.
Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance
Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'avons veu la Chanve et la Courge et la Noix,

Tes fèves tu ne veux, ni tes blez toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' populace
D'un bois coupant te brise, et en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau) sa semence y planter.

Mais vne chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la Chanve la tige,
Fruit digne que les Roys le tiennent precieux
Pour le repos du corps le plus delicieux :
C'est vne soye blanche et menuë et subtile
Que la Nature pousse au creux d'une coquille,
Soye qu'en maint vsage employer on pourra,
Et laquelle en cotton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par vne volonté de pié-ferme arretée.

Puisse-je voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'une peineuse vie,
Loin des bruits du commun, et de la piperie.

*Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos,
L'ay façonné ces vers au branle de ses flots.*

M. LESCARBOT.

A MONSIEVR DE MONTS

Lieutenant general pour le Roy en la
Nouvelle-France.

ODE (1).

TOUT ce que l'homme possède,
Ce qu'il a de riche et beau
Ne trouve point de remede
Pour éviter le tombeau.

Le vertu seule immortelle
Constante et ferme en tout temps
Resiste à la mort cruelle
Et à la lime des ans.

Tant de Rois et tant de Princes,
De Heros et de Cesars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts,

En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement
Fait leur nom voler grand erre
Par-dessus le Firmament.

DE MONTS, tu sais que la vie
Nous est donnée des cieux
Non pour estre ensevelie
En vn corps peu soucieux,

(1) Fait au voyage de l'Autheur à l'ile Sainte-Croix.

Mais pour estre secourable
A celui qui a besoin
Que quelque Dieu favorable
De son mal-heur prenne soin,

Et chercher la vraye gloire
Par vn chemin non tenté,
Faisant que nôtre memoire
Vive à l'imortalité.

C'est le desir qui t'enflamme,
Et qui possède ton cœur,
Quand pour eviter le blame
Qui suit l'homme sans honneur,

Tu entreprends vn ouvrage
Tout auguste et glorieux
Si qu'à jamais chacun âge
Aura ton nom precieux,

Car si-tot que de ton Prince
As eu le commandement
Pour conoitre la province
Mise en ton gouvernement,

Ainsi qu'un Aigle qui vole
D'un trait leger, tout soudain
Prompt à suivre sa parole,
Tu as pris un vol hautain.

Et du tempéteux Nerée
Meprisant tous les efforts,
De ta terre désirée
Tu as en fin veu les ports.

Les nations qui n'ont oncques
Admis la sujétion
A tes mandements adoncques
Ont fait leur submission.

Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.

Mêmes tu as fait encore
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.

Arriere d'ici, arriere
Timides et cazaniers,
Qui dedans vôt're barriere
Toujours estes prisonniers,

Vous qui n'avez soin, ni cure
De faire que vôt're nom
Contre la mort même dure
En perdurable renom.

DE MONTS, tu n'es pas de mêmes,
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagemes,
Recherchant d'autres hazars,

Tu as consacré ta vie
A l'Eternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.

Mais ce n'est fait qui commence ,
Il faut chanter désormais
De Dieu la magnificence
D'un ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise
Et Ceres pareillement ,
Afin que ton entreprise
Ait un meilleur fondement.

Diray-je que sans culture
Le Pere de Liberté
Laisse produire à Nature
La vigne qu'il a planté ?

Non ici , je le confesse,
Mais en lieu d'un autre espoir,
Où l'homme à la longue tresse
Ha son sablonneux terroir.

C'est la terre Armouchiquoise,
Qui son gros blé te produit ;
Et encore l'Iroquoise,
Qui donne maint autre fruit.

Nôtre France fromenteuse
N'a ses vignes de tout temps.
La peine laborieuse
L'a fait telle avec les ans.

Courage, doncques, courage,
Continué ton dessein ,
Ayant ce bel avantage,
Qui de bon espoir est plein.

Le Tout-puissant même change
Ici les froides saisons ,
Et à cette terre étrange
Promet des riches moissons.

A MONSIEVR DE
POVTRINCOVRT, GRAND
Sagamos en la Nouvelle-France.

ODE.

 VOY que tu n'aïlles cherchant
(POVTRINCOVRT) cette louange
Qui va mêmes allechant
Ceux qui gisent en la fange :

Ton merite toutefois,
Ta pieté, ton courage,
Forcent ma lyre et ma voix
A les chanter sur l'herbage

Que l'Equille (1) de ses eaux,
Ou plustot Neptune, arrose,
Tandis qu'au bruit des ruisseaux ,
A l'écart je me repose.

Après avoir longuement
Comme vn athlete Gregeois

(1) Equille, riviere du Port-Royal.

Luité courageusement
Parmi les champs des François,
Saoul d'alarmes et combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ūbats
Avec Cerés et Pomone.

Et deça delà portés,
Suivans Neptune à la danse,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.

Qui est celui qui t'a veu
Oncques saisi de paresse ?
Qui est cil qui t'a conu
Semblable à cette Noblesse,

Qui met le point de l'honneur
À commander sans prudence,
Et n'avoir par son labeur
D'aucun art l'experience ?

Mais l'un et l'autre tu sçais,
Et ta main infatigable
Fait tous les jours des essais
De chose à nous incroyable.

Car de tout art manuel
T'est conuë la pratique,
Et se plait ton naturel
Es ars de Mathematique.

Mêmes encore ce Dieu
Qui fredonnant sur sa lyre
Tient des Muses le milieu,
Par toy bien souvent respire.



Pou

Nou

La g

Mais

D'v

Les secrets de son sçavoir,
Si que tout compris ensemble.
Au monde on ne sçauroit voir
Rien que toy qui te ressemble.

C'est toy qu'il falloit ici
Afin de bien reconoitre
Ce que cette terre ici
Rendrait vn jour à son maitre.

Tu l'as experimenté
Tant que ton ame est contente,
Et de sa fidelité
Tu as vne riche attente.

A MESSIEVRS DE MONTS

ET SES LIEVTENANT
et Associez.

SONNET.

i les siecles premiers ont celebré la gloire
De celuy qui conquist la Colchide toison :
Si mæ'tenant encor du brave fils d'Æson
Pour peu de chose vit en honneur la memoire :

Nous devons beaucoup mieux celebrer en l'histoire
La generosité non du fils de Iason,
Mais de vous, ô François, qui en cette saison
D'vn plus digne sujet recherchez la victoire.

Le Grec acquit ça bas vn terrestre thresor,
Il avoit des moyens, et des hommes encor,
Tels que les peut avoir entre nous vn grand Prince.

Mais vous à voz dépens, sans recevoir support
Que de l'avœu du Roy, par vn nouvel effort
Ravissez, courageux, la celeste province.

AV SIEVR CHAMPLEIN

Geographe du Roy.

SONNET.

N Roy Numidien poussé d'un beau desir
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Egypte et de Libye abbreuve,
Prenant en son pourtrait son vniue plaiser.

CHAMPLEIN, ja dés long temps je voy que ton loisir
S'employe obstinément et sans aucune treuve
A rechercher les flots, qui de la Terre-neuve
Viennent, apres maints sauts, les rivages saisir.

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire vn jour
Acquerras à ton nom que desja chacun prise.

Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton sejour
Tu nous faces par là parvenir à la Chine.

ODE EN LA MEMOIRE
du Capitaine GOVRGVES Bourdelois.

Voy. l'Histoire de la Nouvelle-France, liv. 1, ch. XIX et XX.

OVRGVES, l'honneur Bourdelois,
Je veux reveiller ta gloire,
Et faire eclater ma voix
Dans le temple de Memoire,

En racontant ta valeur,
Ta conduite et ta prouesse,
Quand d'un invincible cœur,
Tu mis la main vengeresse

Sur le soldat bazané
Du sang des François avide,
Qui nous avoit butiné
Les beautez de la Floride.

Si-tot que de noz François
Tu entendis la ruine,
Et que le peuple Iberoï
Occupoit la Caroline,

Tu prins resolution
De venger le grand outrage
Fait à nôtre nation
Par vne Hespagnole rage.

A tes despens tu mis sus
De bons hommes vne bende
Au combat bien resolu,
Puis que c'est toy qui commande.

Tu ne leur dis à l'abord
Le secret de ton affaire,
Comme Capitaine accort,
Qui sçais bien ce qu'il faut taire.

Mais quand tu te vis porté
Dessus la terre nouvelle,
Tu leur dis ta volonté
De venger vne querelle,

Querelle qui les François
Et grans et petits regarde,
Et partant qu'à cette fois
Ne faut, d'une ame couarde,

Reculer quand la saison
De bien faire se presente,
Afin d'avoir la raison
De l'injure violente

Faite aux premiers conqueteurs
D'une terre si lointaine
Par des assassinateurs
De race Mahumetaïne.

A cets mots encouragés
Ils se mettent en bataille,
Et vont en ordre rangés
Droit contre cette canaille.

L'un et l'autre petit Fort
Ils attaquent de courage,
Et par un puissant effort
Ils les mettent au pillage.

Mais il n'estoit pas aisé
D'attaquer la Caroline,
Si GOVRGVES n'eust avisé
Prudemment à sa ruine.

Car l'adversaire estoit fort
D'hommes, d'armes et de place,
Mais nonobstant près du Fort
En fin sa troupe s'amasse.

Le Espagnol estant sorti
Pour lui faire une saillie,
Rencontre un mauvais parti
Qui a sa gent accueillie.

CAZENOVE donne à dos
GOVRGVES les rencontre en face,
Qui les font (en peu de mots)
Tous demeurer sur la place.

Le reste tout étonné
La Forteresse abandonne,
Mais las ! il est mal mené
N'ayant secours de personne.

Car le Sauvage irrité
Ne lui fait miséricorde,
Lequel de sa cruauté
Trop freshement se recorde.

Mais ceux qui tombent és mains
Des François, on les attelle
Aux arbres les plus hautains
Pour y faire sentinelle.

A LA MEMOIRE D'VN

Sauvage Floridien qui se proposoit
mourir pour les François.

Voy. l'Histoire de la Nouvelle-France, liv. I, chap. xx.

v trouverons-nous vn courage
Semblable à cil de ce Sauvage,
Qui pour ses amis secourir
Vient lui-même sa vie offrir,
Laquelle il croit devoir épandre
Pour nôtre querelle defendre ?
Certainement vn homme tel
Doit parmi nous estre immortel.
Et devons louer tout de même
Le souci qu'il a de sa femme,
Requerant qu'on lui face don
Après son trépas du guerdon
Que meriteroit sa vaillance
Mourant pour l'honneur de la France.

A PIERRE ANGIBAVT

dit CHAMP-DORÉ Capitaine de

Marine en la Nouvelle-France.

SONNET.



Si des pilotes vieux le renom dure encore
Pour avoir sceu voguer sur vne étroite mer,
Si le monde à present daigne encore estimer
Ariomene, avec Palinure et Pelore :

C'est raison (CHAMP-DORÉ) que nôtre âge t'honore,
Qui sçais par ta vertu te faire renommer,
Quand ta dexterité empeche d'abimer
La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.

Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
Ne virent, ni le fond de son puissant empire :
Mais dessus l'Ocean journallement porté

Tu fais voir aux François des païs tout nouveaux,
Afin que là vn jour maint peuple se retire
Faisant les flots gemir souz ses ailez vaisseaux.

Fait au Port-Royal en la Nouvelle-France.

LA DEFFAITE DES SAUVAGES ARMOVCHIQVOIS

PAR LE SAGAMOS MEMBERTOV

et ses alliez Sauvages, en la Nouvelle - France, au mois de
Juillet 1607.

Où se peuvent reconoitre les ruses de guerre desdits Sauvages, leurs actes funebres, les noms de plusieurs d'entre-eux, et la maniere de guerir leurs blessez.

JE ne chante l'orgueil du geant Briarée,
Ni du fier Rodomont la fureur enivrée
Du sang dont il a teint préque tout l'Vnivers
Ni comme il a forcé les pivots des enfers (1).
Je chante *Membertou*, et l'heureuse victoire
Qui lui acquit naguere vne immortelle gloire
Quand il joncha de morts les champs *Armouchiquois*
Pour la cause venger du peuple *Souriquois*.

Entre ces peuples-ci vne antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre eux se traite quelque paix,
Cette paix se peut dire vn attrappe-niais.

(1) L'Auteur veut dire que cette histoire n'est point fauleuse.

« Car oncques le Renard ne changea sa nature,
« Et de garder la foy l'homme double n'eut cure. »
Ceci n'a pas long temps se conut par effect
Aux depens de celui qui me donne sujet
De dire qui a meu *Membertou* et sa suite
De faire pour sa mort si sanglante poursuite.
Ce fut *Panoniac* (car tel estoit son nom)
Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
Cetui cuidant avoir faite bonne alliance
Avecques ces mechans, alloit sans deffiance
Parmi eux conversant : mêmes il les aidoit
Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit.
Mais pour cela la gent à mal faire addonnée,
Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
Car ce *Panoniac* il n'y a pas dix mois
Les estant allé voir (pour la dernière fois)
Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
Pour en accommoder ces nations perverses,
Eux qui sont de tout temps avides de butin,
Sans aucune merci assomment leur voisin,
Pillent ce qu'il avoit et en font le partage.
Les compagnons du mort se sauvans à la nage
Se cachent pour vn temps à l'ombre d'un rocher,
N'osans de ces matins à la chaude approcher.
Car pour en dire vray, la meurtrière cohorte
Estoit contre ceux-ci et trop grande et trop forte.
Mais comme de *Phœbus* les chevaux harassez
Se furent retirez sous les eaux tout lassez
Ces enragés en fin abandonnans la place
Laisserent là le corps tué à coups de masse,
Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit,

Et mis, non, comme nous, en depost à la terre,
N'en vn coffre de bois, ni au creux d'une pierre,
Ains il fut embaumé à la forme des Rois
Que l'Égypte pieuse embaumoit autrefois.

Le peuple *Etechemin* de cette mort cruelle
Receut tout le premier la mauvaise nouvelle,
D'où s'ensuivit vn dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en ouït les clameurs
(Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente).
Mais ce ne fut ici le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port-Royal
Aux siens représenté, Dieu sçait combien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funebres complaints.
Le ciel en gémissoit, et les prochains côtaux
Sembloient par leurs echez endurer tous ces maux :
Les épesses forêts, et la riviere même
Témoignoient en avoir vne douleur extrême.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de ceci

Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux a desja passé l'onde)
Et au corps là present, le Prince *Souriquois*
Commence à s'écrier d'une effroyable voix :
Quoy doncques, *Membertou* (dit-il en son langage)
Lairra-il impuni vn si vilain outrage?
Quoy doncques, *Membertou* aura-il point raison
De l'excès fait aux siens et même à sa maison ?
Verray-je point jamais éteinte cette race
Qui des miens et de moy la ruine pourchasse ?

Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir,
Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux eternelles flammes.
Nous avons près de nous des François le support
A qui ces chiens ici ont fait vn même tort.
Cela est resolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de temps se baigne.
Actaudin mon cher fils, et ton frere puisné
Qui n'avez vôtre pere oncques abandonné,
Il faut ores s'armer de force et de courage,
Sus, allez viteement l'un suivant le rivage,
D'ici au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
Vers les *Canadiens*, et les *Gaspeïquois*,
Et les *Etechemins* annoncer cette injure,
Et dire à nos amis que tous je les conjure
D'en porter dedans l'ame vn vif ressentiment,
Et pour l'effect de ce qu'ils s'arment promptement
Et me viennent trouver près de cette riviere,
Où ils sçavent que j'ay plantée ma banniere.

Membertou n'eut plustot à ses gens commandé,
Que chacun prent sa route où il estoit mandé,
Et fit en peu de temps si bonne diligence,
Qu'il sembla devancer vn postillon de France,
Si bien qu'au renouveau voici de toutes parts
Venir à *Membertou* jeunes et vieux soudars
Tous à ceci poussez d'esperances non vaines
Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
Chkoudun, et *Oagimont*, *Memembouré*, *Kichkou*,
Messamoet, *Ouzagat*, et *Anadabijou*,
Medagoet, *Oagimech*, et avec eux encore

Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre,
 C'est *Panoniagués*, qui a occasion
 De procurer mal-heur à cette nation
 Pour le dur souvenir de la mort de son frere.
 Quand tout fut arrivé, de cette mort amere
 Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
 Et le corps decedé mettre dans le cercueil.
 Le barbu (1) *Membertou* lors prenant la parole :
 Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
 Le motif qui vous a conduit jusques ici,
 C'est ce corps que voyés massacré sans merci,
 De qui le sang versé vous demande vengeance,
 Sans que par long discours je vous en face instance.
 Et comme és siecles vieux quand au peuple Romain
 Fut montré de *Cæsar* (2) le massacre inhumain,
 Tout à l'instant ému d'une ardente colere
 Il voulut reparer ce cruel vitupere
 Contre les assassins (ainsi que j'ay appris
 Qu'il est mentionné és anciens écrits)
 Ainsi vous devez tous à ce spectacle étrange
 Estre émeus du desir de garder la louange
 Que nos antecesseurs nous ont mis en depos,
 Et par laquelle ils sont maintenant en repos,
 N'ayans point estimé estre dignes de vivre
 Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.

A ces mots vn chacun au combat animé
 Sent vn feu de vengeance en son cœur allumé,
 Et eussent volontiers contre cette canaille,

(1) Il n'y a que les *Sagamos* qui portent barbe.

(2) *Membertou* pouvoit avoir oui cela de nous.

(S'il y eust eu moyen) lors donné la bataille,
Mais il falloit premier le corps ensevelir,
Et du dernier devoir les œuvres accomplir.
Cette grand' troupe donc de douleur affollée
A conduit le corps mort dedans son Mausolée,
En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens,
Masse, arcs, fleches, carquois, petun, couteaux et chiens,
Matachiaz (1) aussi, et la pelleterie
Que d'epargne il avoit quand il perdit la vie.
Mais quant aux assistans, chacun à son pouvoir
Lui fit, devotieux, l'accoutumé devoir.
Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
Armes, *Matachiaz*, et maintes autres choses.
Puis ferment le sepulchre, et laissent reposer
Celui duquel ils vont la querelle épouser.
Le ciel qui bien souvent les mal-heurs nous presage,
Avoit auparavant par vn triste presage,
Témoigné les effects de cette guerre ici,
Car ayant vn long temps refrongné son sourci,
Il fit voir :... ntefois des torches allumées,
Des lances, des dragons, des flambantes armées.

Ainsi s'en va la flotte avec intention
De veindre, ou de mourir à cette occasion,
Laissans de leurs enfans et femmes la tutele
A nous, qui en avons rendu conte fidele.
Quand des *Armouchiquois* les rives ils ont veu,
Ce peuple deffiant les a tot reconnu.
Soudain les messagers volent par la campagne,

(1) *Matachiaz* ce sont brasselets, carquans, et joyaux.

Et sonnent du cornet sur chacune montagne
Pour le monde avertir d'estre au guet, et veiller
Avant que l'ennemi les vienne reveiller.
Peuples de tous côtez à grand' troupes s'amassent
Tant qu'en nombre les flots de la mer ils surpassent.
Mais pourtant *Membertou* ne s'epouvante point,
Car il sçait le moyen de prendre bien à point
L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,
Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre
Aura dessus la terre étendu son rideau.
Membertou cependant approche son vaisseau
Du port de *Choüacoet*, où la troupe adverse
L'attendoit de pié-quoy, pour sçavoir quelle affaire
Vers eux le conduisoit : mais il avoit laissé
Ses gens derriere vn roc, et s'estoit avancé,
Afin de reconoitre et le port et la terre
Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.
He, he, ce fut le cri duquel il appella
Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là.
Yo, yo, fut répondu. Puis apres il demande
S'il pourroit seurement et sa petite bende
Traiter avecques eux, et amiablement
Vuider le different qui a si longuement
L'vn et l'autre troublé et reduit en ruine
Tandis que l'appetit de vengeance les mine
Et leur mange le cœur. Eux cuidans attrapper
Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,
Disent que librement de la rive il s'approche,
Et ses gens qu'il avoit laissé devers la roche,
Qu'ils n'ont plus grand desir que de voir vne paix
Solidement entre eux établie à jamais,
Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoissance

Le
Et
Sa
Me
En
Pu
Qu
En
Et
Le
D'v
Dis
C'es
Et l
Et c
Au s
Et e
Qua
De l
Et a
Afin
Nou
Le s
Reng
Tant
Lors
Et ta
Sans
Afin
Outre
Ils on
Tous

Leur facent part des biens dont ils ont abondance,
Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir
Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir.
Membertou reçoit l'offre, et quant et quant otage,
Envoyant vn des siens par échange au rivage,
Puis recule en arriere, et va ses gens revoir,
Qu'il trouve grandement desireux de sçavoir
En quelle volonté ces peuples ci estoient,
Et si à quelque paix encliner ils sembloient.
Le Prince *Souriquois* ses supots abordant
D'un visage joyeux il les va regardant,
Disant : Ils sont à nous : la farce s'en va faite,
C'est demain qu'il faut voir cette troupe defaite :
Et leur conte amplement ce qui s'estoit passé,
Et comment ils s'estoient l'un l'autre caressé.
Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre,
Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
Quand nous sommes partis le conseil a esté
De leur faire present des biens qu'avons porté,
Et avec eux troquer de nôtre marchandise
Afin que l'homme feint soit pris en sa feintise.
Nous irons donc par mer la moitié seulement :
Le surplus en deux parts ira secretement
Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle :
Lors ils viendront charger, et nous seconderont,
Et tant que durera le jour ils frapperont,
Sans merci, sans faveur, et sans misericorde,
Afin qu'ici de nous long temps on se recorde.
Outre nôtre querele il y a du butin,
Ils ont du blé, des noix, de la vigne et du lin,
Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,

Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
 Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor
 Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or,
 Quand *Membertou* (de qui l'esprit point ne repose)
 A prendre son quartier tout son peuple dispose,
 Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
 Il les fait essayer les terrestres dangers.
 Ainsi *Memembouré* dispos à la poursuite
 Est fait le general d'une troupe d'élite,
Medagoet d'autre part hardi aux grans exploits
 Choisit de tout le camp les plus forts et adroits.
 Mais le grand *Sagamos* (1) pour tendre sa banniere
 Attendit que l'Aurore eust épars sa lumiere
 En tout son horizon : et lors que le Soleil
 Eust esté reconduit au lieu de son reveil
 Il met la voile au vent, tirant droit à la place
 Où desja l'attendoit cette grand' populace,
 Où estant arrivé, partie de ses gens
 A descendre apres luy se monstrent diligens.
 Il saluë les chefs de cette compagnie.
 Entre autres *Olmechin*, *Marchin*, et leur mesgnie.
 Puis offre les presens dont j'ay fait mention,
 C'estoient robbes, chapeaux, et chausses, et chemises,
 Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
 Parmi les fers pointus, poignars, et coutelas,
 Des trompes y avoit, dont on ne sçavoit pas
 L'usage, ni la fin du mal qu'elles couvoient.
 Les autres cependant dans le bois attendoient
 Soigneusement l'appel qui avoit esté dit,
 Quand *Membertou* voulant etaler son credit,

(1) Capitaine, Duc, Roy.

convoque ce peuple embouchant vne trompe,
Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe.
Car tout en vn instant lui qui n'avoit point d'armes
Oyant les siens venir feignit estre aux alarmes,
Et se trouvant garni de masses, et poignars,
D'arcs, fleches, coutelas, de picques et de dars,
Il en saisit ses gens, et chacun d'eux commence
Sur l'heure à chamailler sans grande resistance.
Ils en font grand massacre, et cependant du bois
Arrive le surplus criant à haute voix :
He, he, oukchegouïa (1), et parmi la melée
Se voit incontinent cette troupe melée.
L'Armouchiquois voyant que de lui c'estoit fait
S'il ne remedioit promptement à son fait,
A ce dernier besoin pense de se defendre
Plustot qu'à la merci de ceux icy se rendre.
Il estoient la pluspart ja de couteaux armez
Que de porter au col ils sont accoutumez,
Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
Car *Membertou* muni d'une armure plus seure,
D'un bouclier de bois dur, et d'un bon coutelas,
Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
L'honneur des beaux épics : son épée de même
Moissonnoit l'ennemi d'une rigueur extrême.
Les autres transportez de pareille fureur,
Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur.
Mais rendans des grans cris et voix épouvantables,
Tuent comme fournis ces pauvres miserables,
Desquels lors c'estoit fait s'ils n'eussent eu recours

(1) C'est comme qui diroit : Où est-ce.

Au bien qui vient parfois de tourner à rebours.
Ce peuple de tout temps amateur du pillage
Cuidoit sur *Membertou* avoir tel avantage,
Que d'armes pour cette heure il ne leur fût besoin,
Neantmoins en tous cas ils avoient eu le soin
D'en faire vn magazin au fond d'une vallée,
Où la troupe fuiarde en fin s'en est allée.
Là chacun se fournit d'arcs, fleches, et carquois,
De picques, de boucliers, et de masses de bois.
Là de tourner visage, et d'une face irée
Charger sur *Membertou* et sa gente enivrée
Du sang *Armouchiquois*. A ce nouvel effort
Fut *Panoniagués* au danger de la mort
Blessé d'un javelot environ la poitrine.
Chkoudun le courageux, y receut sur l'echine
Vn coup qui l'atterra, et se vit en danger
(L'ennemi gaignant pié) de jamais n'en bouger.
Mais le fort *Chkoudumech'* son frere, de sa masse
Fendant la presse, fit bien-tot se faire place
Pour le tirer de là : mais il y fut feru
D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
Le cruel *Olmechin*. *Mnesinou* (dont la gloire
Par toute cette cote est en tous lieux notoire)
Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
Transpercer *Membertou* de l'une à l'autre part :
Mais le coup gauchissant par la subtile adresse,
Du Prince *Souriquois*, à son fils il s'adresse,
Son fils *Actaudinech'* lequel il aime mieux
Que toutes les beautez de la terre et des cieux.
Ce coup doncques perçant le détroit de sa manche
Vite comme vn éclair luy porta dans la hanche :

Dequoy tout effrayé le Prince *Membertou*,
 Il se remet aux jeux du monstrueux *Gougou* (1)
 Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
 Jadis son père osa hazarder entreprendre,
 Et redoublant sa force il étendit son bras,
 Et le fendit en deux de son fier coutelas.
 Et comme vn chene haut abbatu de l'orage
 Trainé en bas quant et soy son plus beau voisinage,
 Ainsi *Mnesinou* mort, maint des siens alentour
 Alla voir de Pluton le tenebreux sejour.
 L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
 Aimant mieux là mourir que honteusement vivre
 S'il arrivoit jamais que *Membertou* vainqueur
 Leur laissât du combat l'éternel des-honneur.
 Ainsi se r'assemblans font des scares diverses
 Et à leur ennemi donnent maintes traverses.
 Car jusques là n'avoient encor esté rangés,
 Occasion que mal ils s'estoient revengés.
Bessabés et *Marchin* ont les pointes premieres,
 Qui venans attaquer avec leurs bendes fieres
 Le chef des *Souriquois*, vne grele de dars
 En l'un et en l'autre ôt tombe de toutes parts.
 La clarté du soleil en demeure obscurcie,
 Et le nombre des traits toujours se multiplie.
 A cette charge ici quelques vns sont blessés
 Parmi les *Souriquois* : mais plus de terrassés
 Sont de l'autre côté : car de ceux-ci les fleches
 A pointes d'os, ne font de si mortelles breches
 Comme de ceux qui sont plus voisins des François
 Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,

(1) Ceci est vne feinte Poétique.

Toutefois de nouveau voici nouvelle force
 Qui des *Membertouquois* les bras, non les cœurs, force.
Go, go, go, c'est leur cri, *Abejou*, *Olmechin*,
 Le fort *Argostembroet*, et le fier *Bertachin*
 En sont les conducteurs, qui de premiere entrée
 Du vaillant *Messamoet* la troupe ont rencontrée,
Messamoet (qui jadis humant l'air de la France
 Avoit de guerroyer reconnu la science
 Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
 Apres mainte bricole avoit gagné le mont
 D'où il pensoit avoir vn facile avantage
 Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage.
 Mais cetui-ci rusé loin de là declina,
 Et le gros escadron des *Souriquois* mena
 Poursuivant vivement jusques dessus l'orée
 Où deux fois chaque jour se hausse la marée,
 Là *Neguioadetch'* mere du decedé,
 Apres avoir long temps le combat regardé,
 Voyant en desarroy de *Membertou* la troupe
 Elle se met à terre, et sort de sa chaloupe,
 Afin de donner cœur aux soldats étonnés
 Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.
 Et comme des Persans les meres et les femmes
 Iadis voyans leurs fils et leurs maris infames
 S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
 Courageuses soudain allerent au-devant,
 Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
 Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
 Les vnes s'écrians : Quoy doncques, voulez-vous
 Vous sauver ci-dedans pour eviter les coups
 De cil qui vous poursuit ? Les autres d'autre sorte
 Crians à leurs enfans : Rentrez dedans la porte

Du logis dans lequel vous avés esté nés,
Ou contre l'ennemi promptement retournés.
Eux d'un spectacle tel se trouvant pleins de honte,
Un sang tout vergongneux à l'heure au front leur monte,
Si bien que retournant leurs faces en arriere
A l'Empire Medois mirent la fin dernière.
Ainsi fit cette mere en voyant le danger
Où alloit *Membertou* et les siens se plonger.
Neguiroët son mari ores paralytique,
Mais qui de bien combattre entendoit la pratique,
S'y estoit fait porter : et bien reconnoissant
Le desastre prochain qui les alloit pressant
S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
Se fait descendre à terre, et lui-même s'efforce
De marcher au combat, afin de là mourir
S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
Estant au milieu d'eux il leur donne courage
Et les conjure tous de venger son outrage.
Mes amis (ce dit-il) vous ne combattez point
Pour le fait seulement, hélas ! qui trop me point.
Il y va de l'honneur, il y va de la vie :
Ces deux ici perdus, la perte en est suivie
Des soupirs et regrets des femmes et enfans
De qui nos ennemis s'en iront triomphans
Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
Je les voy ja branler : c'est ici bon presage.
A ces mots *Membertou* fait tirer les Mousquets
Qu'au parir les François lui avoient tenus prêts.
Chkoudun en fait autant (car il a eu de même
Deux Mousquets pour autant que les François il aime)
Lesquels estoient parez pour la necessité
Comme un dernier remede au corps debilité.

Aux coups de ces batons en voilà dix par terre,
 Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.
Abejou, Chitagat, Olmechin, et Marchin,
 Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin,
 A ce choc sont tombés. *Chkoudun* qui a memoire
 Du coup qu'il a receu ne veut point que la gloire
 En demeure au donneur, mais d'un trait donne-mort
 Valeureux il attaque *Argostembroet* le fort,
 Et presse le surplus d'une roideur si grande,
 Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.
Membertouchis aussi l'aîné de *Membertou*
 A l'aile de son pere assisté de *Kichkou,*
 Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse,
 Et ja deça, delà, tout est à la renverse.
 A cinq cens pas plus loin se trouvant *Ouzagat,*
 Et *Anadabijou* empêchés au combat,
 Ils furent secourus par la troupe hardie
 De *Panoniagués,* qui bien-tot fut suivie
 D'*Oagimech'* et les siens; si bien qu'en peu de temps
 L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs :
 Car tout ce qui restoit, quoy que puissant en nombre,
 Ne porta gueres loin le malheureux encombre
 Qui l'alloit tallonnant : d'autant que *Oagimont*
 Avec *Memembouré* estant au pied du mont
 Que nagueres j'ay dit, les fuyars attendirent,
 Et valeureusement poursuivans les battirent.
 Mais *Oagimont* s'estant éloigné de son parc,
 Trop prompt, y fut blessé grièvement d'un trait d'arc.
Memembouré (trop chaud) préque en la même sorte
 L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
 Ce qui plusieurs en fit de leurs mains échapper,
 Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.

Car *Etmeminaoet* l'homme qui de six femmes
Peut, galant, apaiser les amoureuses flammes,
Et *Metembroebit*, *Medagoet*, *Chichcobecl'*
Bituâni, *Penin*, *Actembroé*, *Semcoudech'*,
Tous vaillans champions, soldats, et Capitaines
Acheverent du tout ces races inhumaines.
Mais ce qui est ici digne d'étonnement,
C'est que des *Souriquois* n'est mort vn seulement.

L'*Armouchiquois* éteint, cette armée defaite,
Membertou glorieux fait sonner la retraite,
On trouve de blessés encores *Pechkmeg*,
Oupakour, *Ababich'*, *Pitagan*, *Chichkmeg*,
Vmanuet, et *Kobech'*, dont les playes on pense,
Tandis que du butin d'autre côté l'on pense.
La cure en est sommaire. Entre eux est vn devin,
(Ignorant toutefois) qu'on appelle *Aoutmoin*.
Cetui prognostiqueur de l'état du malade
Feint vers quelque demon pour lui faire ambassade,
Et selon sa reponse, en ceci comme en tout,
Il juge s'il sera bien-tot mort ou debout.
Avec ce de la playe il va sucçant le sang,
Il la souffle, et soufflant il s'émeut tout le flanc :
Ceci fait, il applique au dessus de la playe
Du roignon de Castor : et par ainsi essaye
(Le bendage parfait) son malade guerir.

Le butin recuilli, avant que de partir
Des chefs *Armouchiquois* ils enlevent les têtes
Pour en faire au retour maintes joyeuses fêtes.
Ia ils sont à la voile, et approchent du port
Où ils doivent donner à leurs femmes confort,

Lesquelles aussi tot que de leur arrivée
Elles ont eu nouvelle, aussi-tot la huée
Elles ont fait de loin, desireuses sçavoir
Quel avoit esté là de chacun le devoir.
Et en ordre marchans, qui en main vne masse,
Qui vn couteau trenchant (ayans toutes la face
De couleurs bigarée) elles s'attendoient bien
Toutes sur l'heure avoir vn *Armouchiquois* sien,
Afin d'en faire tot cruelle boucherie,
Mais sans cela convint faire leur tabagie.
Et apres le repas la danse s'ensuivit,
Qui dura tout le jour, et qui dura la nuit,
Et toujours durera en s'ecrians sans cesse,
Chantans de *Membertou* la valeur et prouesse
Tant que leur estomach la voix leur fournira,
Ou que quelque mal-heur reposer les fera.



LA TABAGIE ⁽¹⁾ MARINE.

OMPAGNONS, où est le temps
Qu'avions nôtre passe-temps
A descendre au plus habile
Sur le pié ferme d'une ile,
Fourrageans de toutes pars
Deça et dela épars
Parmi l'épés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tanguet, la Marmette,
Et la Mauve et la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand.
Ça (ce disoi-je à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ces oiseaux tendrelets,
Ils valent bien des poulets.
Dieu ! quelle plaisante chasse.
Amasse, garçon, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu es alaire et dispos,

(1) C'est Banquet.

Et revien tout à cette heure
Prendre pareille mesure ,
Ne cessant jusques à ce
Que nous en ayons assé :
Car nous pourrions de cette ile
Fournir vne bonne ville.

Je voudroy m'avoir couté
Vn Karolus bien conté,
Et estre en cet equipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris ,
O que j'y auroy d'amis ,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place !

Qu'on ne parle maintenant
Que des iles du Ponant.
Car les iles Fortunées
Sont certes infortunées
Au pris de celles ici ,
Qui nous fournissent ainsi
Pour neant ce qu'on achete
Au quartier de la Huchette,
Ou ailleurs bien cherement.
Je ne sçay certainement
Comme le monde est si bête
Que ce país il rejette ,
Veu la grand' felicité
Qui s'y voit de tout côté.
Soit qu'on suive cette chasse ,
Soit que l'Ellan on pourchasse ,

Ou qu'on vueille de poisson
Faire en été la moisson.
Car quant est des paturages
Il n'y manque point d'herbages
Pour nourrir vaches et veaux.
Ce ne sont rien que ruisseaux,
Lacs, fontaines, et rivières
(De tous biens les pepinieres)
En ce país forêtier.
Il y a mines d'acier,
De fer, d'argent et de cuivre,
Asseurez moyens de vivre,
Quand en train elles seront,
Et par le monde courront.
La terre y est plantureuse
Pour rendre la gent heureuse
Qui la voudra cultiver.
Il ne reste que trouver
Bon nombre de jeunes filles
A porter enfans habiles
Pour bien-tot nous rendre forts
En ces mers, rives et ports,
Et passer melancholie
Chacun avecque s'amie
Prés les murmurantes eaux
Qui gazouillent par les vaux,
Ou à l'ombre des fueillages
Des endormans verd-bocages.

Par mon ame je voudroy
Que dés ore il pleût au Roy
Me bailler des bonnes rentes

En ma bourse bien venantes
Tous les ans dix mille escus,
Voire trente mille, et plus,
Pour employer à l'usage
D'un honête mariage,
A la charge de venir
En ce pais me tenir,
Et y planter vne race,
Digne de sa bonne grace,
Qui service luy feroit
Tant qu'au monde elle seroit,
Quittant du barreau la lice,
Et du monde la malice,
Et les injustes faveurs
Des hommes de qui les cœurs
S'inclinent à l'apparence
Pour opprimer l'innocence.

De tels et autres propos
l'entretenoy mes dispos
Tandis que chacun sa proye
Diligent à bort (1) envoye.
Devinez si au repas
Grand'chere ne faisons pas.
Car avec cette viande
D'elle-même assez friande
Nous avions abondamment
Ce poisson pris frechement.

Quand ores en ma memoire
Se ramentoit cette histoire,

(1) A bort, c'est-à-dire dans la barque.

Je regrette ce temps là
Qui nous fournissoit cela.
Car dès long temps la pature
De salé nous est si dure,
Que nos estomachz forcés
En demeurent offensés.

Pourtant je ne veux pas dire
Que les maitres du navire
Messieurs les associés
Ne se soient point souciés
D'envoyer honêtement
Nôtre rafraichissement.
Mais certaines gourmandailles
Ont mangé noz victuailles,
Noz poules et noz moutons ,
Et grappillez noz citrons,
Nôtre sucre , noz grenades ,
Nos epices et muscades ,
Ris, et raisins, et pruneaux ,
Et autres fruits bons et beaux
Vtiles en la marine
Pour conforter la poitrine.

Vous sçavés si je di vray,
Capitaine Papegay.
Si jamais je suis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne regira
Ce que ma nef portera.
Mais ne laissons je vous prie

De mener joyeuse vie,
Ça, garçon, de ce bon vin
Du cru de Monsieur Macquin (1),
Et buvons à pleine gorge
Tant à lui qu'à Monsieur George.
Ce sont des hommes d'honneur
Et d'une agreable humeur,
Car ils nous ont l'autre année
Fourni de bonne vinée,
Dont le parfum nompareil
A garanti du cercueil
Plusieurs qui fussent grand' erre
Allé dormir souz la terre.
Et ne trouve quant à moy
Drogue de meilleur aloy
En nôtre France-Nouvelle
Pour braver la mort cruelle,
Que vivre joyeusement
Avec le fruit du sarment.

Est-ce pas donc bon ménage
D'avoir vn si bon bruvage
Iusques ores conservé ?
Car ici n'avons trouvé
Que bien petite vendange,
Ce qui nous est bien étrange.
Car le cidre Maloin
Ne vaut pas du petit vin.

(1) Ce sont des bourgeois honorables de la Rochelle.

Mais ayons la patience
Que soyons rendus en France.
Approche de moy, garçon,
Et m'apporte ce jambon,
Que j'en prenne vne aiguillette,
Car ce lard point ne me haite.
l'aimeroy mieux voir nos plats
Garnis de bons cervelats,
De patés et de saucisses
Confits en bonnes epices,
Que de cette venaison
Dont je n'ay nulle achoison,
Non plus que de ces moruës
Qui sont toutes vermoluës.
Certes le maitre valet
Meriteroit vn soufflet
De nous bailler tout du pire
Qui soit dedans ce navire.
Car nous devrions par honneur
En tout avoir du meilleur.
Otez nous tant de viandes,
Et apportez des amandes,
Pruneaux, figues et raisins,
Et buvons à noz voisins.

Ça toute la pleine tasse.
C'est à vôtre bonne grace,
Capitaine Chevalier.
Si dedans vôtre cellier
Avez quelque friandise.
Faites que de vous l'on dise

Que vous estes liberal ,
Honête , et d'un cœur Royal.

Maitre (1) tenez vous en garde,
C'est à vous que je regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moi le verre plein.
Cette derniere nuitée
Vous a vn peu mal traitée.
Il y vint vn coup de mer
Qui pensa nous abymer.
Mais vous fites diligence
De parer à la defense.

Dieu garde le bon IONAS (2)
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage
Nous en aurions du dommage,
Et m'étonne infiniment
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphemé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.

Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition

(1) C'est le maitre conducteur du navire Nicolas Martin.

(2) C'est le nom de nôtre navire.

Demandons remission
De noz fautes : et sans cesse
Soit louée sa hauteſſe. *Amen.*

*Cherchant deſſus Neptune vn repos ſans repos
J'ai façonné ces vers au branle de ſes flots.*

M. L'ESCARBOT.



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST
POUR LA LIBRAIRIE TROSS

A PARIS

ST

ROSS

IL VIENT DE PARAÎTRE :

HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traicté des choses principales arriüées dans le
pays depuis 1615 iusques à la prise qui en a
esté faicte par les Anglois

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS

4 VOLUMES PETIT IN-8.

L'Histoire du Canada par le frère GABRIEL SAGARD THEODAT est
l'ouvrage ancien le plus important qui ait paru sur cette partie de
l'Amérique.

Il est d'une rareté excessive.

Prix, sur papier vélin. 48 fr.

— sur papier de Hollande 80 fr.

Nous avons fait exécuter une réimpression figurée de l'édition
rarissime de 1636, mais il était impossible de suivre strictement
page par page cette première édition. Les chiffres de la pagination
de l'original ont été placés en marge, et la table de la nouvelle
édition reproduit les deux paginations, ce qui facilite les recherches.

Cette réimpression a été tirée à un nombre très-restreint d'exem-
plaires.

Paris, imprimerie JOUAUST, rue Saint Honoré, 338

D A

FAICTS

RES

arriuées dans le
n a

RONNE

WIN TROSS

D THEODAT est
cette partie de

8 fr.

0 fr.

ée de l'édition
re strictement
e la pagination
de la nouvelle
es recherches.
streint d'exem-